Document generated on 06/01/2025 5:16 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

Les engrenages de l'existence
Par les temps qui rouillent

Christian Saint-Pierre

Number 93 (4), 1999

URI: https://id.erudit.org/iderudit/25774ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Saint-Pierre, C. (1999). Review of [Les engrenages de l'existence : *Par les temps qui rouillent*]. *Jeu*, (93), 24–26.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

Les engrenages de l'existence

Francis Monty nous offre ici une comédie des plus corrosives. Par une écriture syncopée et fragmentaire, l'auteur tente de rendre compte de la complexité du monde dans lequel il vit : « Le monde que je vois est à ce point étendu et complexe qu'il m'est impossible de l'embrasser d'un seul regard[1]. » Le texte aborde, sur un mode léger et drolatique, notre mode de vie contemporain. Outrancière et caricaturale, cette galerie de personnages (une trentaine) dépeint toute une société aliénée.

Par les temps qui rouillent

TEXTE DE FRANCIS MONTY. MISE EN SCÈNE : SYLVIE DE BRAEKELEER ; COSTUMES ET DÉCORS : MATTEO SEGERS, ASSISTÉ DE VINCENT LEFEVRE ; ÉCLAIRAGES : PATRICK DURNIN, ASSISTÉ D'ANNE-CATHERINE SIMARD ; MAQUILLAGES : SANDRA FANIZZA. AVEC CHRISTOPHE CHALLE, ANNE-MARIE CÔTÉ, FABIEN DEHASSELER, GENEVIÈVE DÉSILETS, ITSIK ELBAZ, ANTONI LO PRESTI, VÉRONIQUE MARCHAND, SÉBASTIEN RICARD, MONICA GOMEZ TEIXEIRA. COPRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA PIRE ESPÈCE ET DE LA COMPAGNIE BELGE LA MANUFACTURE (THÉÂTRE), EN CODIFFUSION AVEC LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE, PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 7 SEPTEMBRE AU 2 OCTOBRE 1999.

Rongées par la rouille, deux colonnes, une poubelle, une distributrice de boissons gazeuses et une porte évoquent un lieu de passage, une place publique où des individus transitent, se déplacent avec détermination et selon un trajet très précis. Toujours à la course, ces êtres anonymes ont une vie réglée au quart de tour et leur existence repose sur un équilibre précaire. Ils cherchent tous secrètement à briser leur anonymat, à mettre fin à leur profonde solitude. Ils pourchassent le bonheur en canalisant leurs pulsions dans une activité futile. Il y a celui qui est follement amoureux d'une distributrice et qui s'acharne à retrouver une étoile oubliée ; celle qui jette autour d'elle ses mouchoirs afin qu'un homme galant les lui rapporte ; celui qui nettoie sans cesse, celle qui pose des bombes, celui qui tue en série, ceux qui font du jogging...

La porte située au fond de la scène est en quelque sorte le pivot de l'action dramatique. Hanté par ses souvenirs de la nature, par les réminiscences d'une époque où l'artificialité ne s'était pas encore emparée du moindre recoin d'humanité, Mingus, le personnage principal, est appelé par cette ouverture. Une porte qui représente à la fois un ailleurs, une issue, une désobéissance, un symbole sexuel et l'ultime possibilité de s'échapper, de revenir en arrière. Mingus aura tenté, tout au long de la pièce, d'alerter les passants. Pourtant, tous resteront sourds à ce poète fou, à l'appel qu'il lance au cœur d'une ville trop pressée.

À certains moments, la vie prend le dessus, deux personnages désobéissent, s'écartent de la masse : une rencontre fugace se produit et puis, fatalement, la machine les récupère. La pièce s'attarde à ces instants où le sentiment affleure dans un univers qui

1. Tiré du dossier de presse.

Par les temps qui rouillent de Francis Monty, mis en scène par Sylvie de Braekeleer. Spectacle du Théâtre de la Pire Espèce et de la compagnie belge La Manufacture (théâtre), présenté à la Licorne. Photo : Maxime Côté.

le nie. Cet ordre du monde, ce système va s'enrayer le jour où trois personnes vont décider de s'immobiliser sur la place publique. Les « arrêtés », les « stoppeurs » sont alors insultés et frappés d'ostracisme ; on ira même jusqu'à leur cracher au visage. Puis, les révolutionnaires finiront par abandonner, et la population croira à l'œuvre d'une secte ou à un concept publicitaire particulièrement intelligent. En sachant réconcilier le comique burlesque et le tragique urbain, qui constituent les deux pôles de la pièce de Michel Monty, le spectacle illustre finement le phénomène de la déshumanisation contemporaine.

La mise en scène de Braekeleer fait non seulement appel à un jeu très physique, mais se fonde sur une construction « chorégraphique » digne d'une horlogerie. La précision du jeu des acteurs parvient à plonger le spectateur dans ce microcosme qui semble fonctionner en vase clos. Indéniablement, la troupe est parvenue à se doter d'un langage gestuel clair, puisque de nombreuses scènes pourraient se passer tout simplement de texte, sans nuire à la compréhension des enjeux. Il faut dire que les personnages sont de véritables archétypes, ce qui nous permet, malgré leur grand nombre, de les reconnaître rapidement. Rappelant parfois la commedia dell'arte, le jeu est très clownesque, sans être cabotin, et certains passages, tout en demeurant très fins, font rire par leur ludisme. De manière générale, la mise en scène a su trouver un rythme adéquat au texte de Monty. Heureusement, car cette alternance systématique entre les scènes intimes et de groupe et, surtout, l'usage constant du noir pour détacher les scènes auraient pu être très agaçants.

En outre, il faut souligner la manière absolument virtuose avec laquelle la mise en scène amalgame les accents belge et québécois. Le texte, écrit dans une langue orale québécoise, est parfois dit par des Belges avec un accent québécois, parfois par des Québécois avec un accent belge. Ce jeu d'inversion constant avec la langue est une

des grandes forces de cette collaboration : les aller-retour entre les deux colorations langagières enfantent un univers linguistique autonome qui sert magnifiquement le microcosme créé sur scène.

L'expression gestuelle et le jeu sont indissociables des éléments de scénographie qui, avec sobriété, viennent appuyer sans surenchérir ou brouiller le message déjà éloquent que transmettent les corps. Tout d'abord, les choix musicaux sont des mélodies qui expriment très judicieusement la manière dont les personnages scandent leur vie. Ces airs, qui semblent sortis des films de Chaplin, sont là pour rappeler la cadence à suivre, le rythme effréné et perpétuel de la vie. Puis les maquillages, carrément expressionnistes, à la manière de masques, engendrent des êtres fantomatiques et anonymes. Les costumes, tous gris et poussiéreux, permettent quant à eux, sans créer de véritables identités, de suivre aisément les changements de personnages. Tout cela est brillant d'homogénéité.

Ce sont les jeunes compagnies qui ont donné cet automne le ton à la rentrée théâtrale. La Licorne n'a pas fait exception, fidèle à sa vocation, en ouvrant ses portes à une première rencontre professionnelle entre un nouveau dramaturge et quelques jeunes acteurs fraîchement sortis des écoles. *Par les temps qui rouillent* est le fruit d'un échange entre l'École nationale de théâtre et l'Institut des arts de diffusion de Louvain-la-Neuve (Belgique). La metteure en scène Sylvie de Braekeleer a dirigé, sur deux continents, cinq acteurs belges et quatre québécois. De cette aventure est né le Théâtre de la Pire Espèce, réunissant des artistes obsédés par le pouvoir d'évocation universel du corps sur scène. Leur démarche s'inscrit dans un courant qui tente de valoriser l'utilisation du corps, sans pour autant minimiser l'importance du texte et des autres éléments de théâtralité. Manifestement héritiers du travail de prédécesseurs comme le Groupe Audubon ou le chorégraphe Jean-Pierre Perreault, ils s'affairent à forger un vocabulaire physique qui leur permettra, entre autres, d'adapter le roman *1984* de George Orwell. À suivre. **j**